Olivier Cabon (dir.)

Histoire et civilisation du Soudan De la préhistoire à nos jours

Africae

Les artistes

Odile Nicoloso, Mohamed Musa Ibrahim et Olivier Cabon

DOI : 10.4000/books.africae.2992
Éditeur : Africae, Soleb, Bleu autour
Lieu d'édition : Paris, Khartoum
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 17 janvier 2022
Collection : Africae Studies
EAN électronique : 9782493207074

<http://books.openedition.org>

Référence électronique

NICOLOSO, Odile ; MUSA IBRAHIM, Mohamed ; et CABON, Olivier. *Les artistes* In : *Histoire et civilisation du Soudan : De la préhistoire à nos jours* [en ligne]. Paris, Khartoum : Africae, 2017 (généré le 28 janvier 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/africae/2992>>. ISBN : 9782493207074. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.africae.2992>.

Adlan Yousif Adam et Imad Mansour, Khartoum, novembre 2016.

les artistes

Odile Nicoloso

Mohamed Musa Ibrahim

Olivier Cabon

Rachid Diab

Quelques figures...

les peintres

Le Soudan, au carrefour de l'Afrique, du monde arabe et de l'Orient, a maintes sources d'inspiration. Une école des Beaux-Arts y fut créée en 1944 par les Britanniques. Beaucoup d'artistes partirent alors compléter leurs études à l'étranger. Ibrahim el-Salahi, né en 1930, a appartenu à la deuxième génération de Soudanais partis étudier la peinture et le dessin en Grande-Bretagne, où il vit encore. Il créa en 1961 l'école de Khartoum et l'ouvrit au modernisme. Une génération plus individualiste lui succéda. Citons Bakri Bilal, Ibrahim el-Salahi, Otaïbi, Walid Warrag et bien sûr Rachid Diab. Chacun a sa personnalité, et leurs sources d'inspiration sont très variées : la calligraphie pour Walid Warrag, les coutumes locales, ou les contes traditionnels pour Ibrahim el-Salahi...

Rachid Diab

Rachid Diab est né en 1957 à Wad Madani, sur les rives du Nil Bleu. Depuis sa petite enfance, il aime voyager, aller à la rencontre d'autres cultures, d'autres peuples, d'autres modes de vie. Peindre est devenu rapidement une nécessité, une part de lui-même. À l'âge de quatre ans, il commença à façonner dans l'argile des formes animales : lions, éléphants et quelques figures humaines. Il ne reçut aucun soutien de sa famille, qui n'avait aucun intérêt pour l'art. Cet environnement ne l'a pas affecté mais l'a, au contraire, obligé à rechercher son propre langage.

Après des études de chimie, il entra à l'école des Beaux-Arts. Il fut déçu par des études très académiques qui lui permirent, cependant, de rencontrer d'autres étudiants et d'obtenir, en 1980, une bourse pour l'université de Madrid. Sa relation au temps et à l'espace est son thème essentiel : il ne cherche pas seulement à exprimer un moment particulier mais à rendre compte de l'être humain en général. Premier de sa classe, il fut également, à Madrid, le premier professeur d'arts plastiques à ne pas être espagnol. En 2000, il rentra à Khartoum pour aider les artistes et faire évoluer la façon d'envisager l'art, notamment au niveau du gouvernement. C'est ainsi qu'il créa le centre culturel Rachid-Diab qui accueille en résidence des artistes de toutes nationalités, promeut de jeunes artistes et cherche à leur donner une place dans la société, mais aussi éduque les enfants en leur proposant des ateliers, des forums, des expositions. L'aide gouvernementale est succincte et Rachid peine parfois à se faire entendre. Rachid Diab, qui a désormais acquis une renommée internationale, a exposé dans maints pays comme, l'Espagne, le Royaume-Uni, la Belgique ou la Norvège.

Griselda el-Tayeb

Griselda, d'origine britannique, est arrivée au Soudan en 1951, après son mariage en Grande Bretagne avec Abdallah el-Tayeb. Ils s'étaient rencontrés en 1946 à Londres, à l'université où Abdallah faisait partie des douze étudiants soudanais sélectionnés pour poursuivre leurs études. Griselda fut séduite par son charisme, son enthousiasme, son ouverture d'esprit (il commencera à apprendre le français à 50 ans). Ils se marieront secrètement en 1948 : les parents de Griselda étaient alors réticents mais convaincus par la suite du bon choix de leur fille, ils vinrent leur rendre visite au Soudan.

Abdallah el-Tayeb, historien de la littérature arabe, critique, poète et dramaturge, devint par la suite doyen de la faculté des Lettres de l'université de Khartoum. Il a notamment écrit un ouvrage capital pour la connaissance de la poésie arabe, le *Murchid ila fahm achch'ar al'arab wa sintatiha* (ou Guide pour la compréhension de la poésie arabe et de sa technique). Il est également l'auteur de trois pièces de théâtre.

Griselda arriva en 1951 en bateau à Port-Soudan. Elle rencontra aussitôt la famille d'Abdallah et découvrit avec surprise les traditions soudanaises si différentes de celles de son Angleterre natale : la séparation entre les hommes et les femmes, les costumes traditionnels, le rythme des prières, le manque d'intimité dans la vie de couple où il faut tout partager avec le reste de la famille... Griselda enseigna les arts plastiques à une époque où le prestige de l'enseignant était encore grand et aida les jeunes Soudanaises à s'émanciper en les faisant participer à des pièces de théâtre ou travailler en plein air. L'art de Griselda est inspiré des coutumes et des paysages soudanais : elle dessina ainsi des planches sur les costumes des différentes régions du Soudan

le Soudan

868

aujourd'hui

les écrivains

La poésie est un art prisé depuis plusieurs siècles par les Soudanais mais, au ^{xx}e siècle, de nouveaux auteurs se sont intéressés à un autre genre littéraire, le roman.

Tayeb Salih est le plus connu d'entre eux. Avec Taha Hussein et Naguib Mahfouz, il est considéré comme l'un des plus grands écrivains arabes. *Saison de la migration vers le Nord* (1968), qui obtint un retentissement international, décrit le retour d'un jeune Soudanais dans son village des bords du Nil après des études en Grande-Bretagne, et le choc culturel qui en découle. Rien ne prédisposait à l'écriture ce fils et petit-fils de paysans. Né en 1928 dans la petite bourgade de Karmakol, au nord du Soudan, Tayeb Salih entama des études d'agronomie à l'université de Khartoum, avant de les poursuivre, en 1952, en Angleterre.

courtesy
Griselda el-Tayeb,
remerciements
à Henriette Omer,
galerie Dabanga

La guerre civile qui éclata au Soudan en 1956, le contraignit à rester à l'étranger. Il intégra le service arabe de la Bbc, avant de rejoindre l'Unesco à Paris. Taraudé autant par l'exil que par la nostalgie du pays natal, il se mit à écrire. Son œuvre comporte quatre romans et un recueil de nouvelles. Peu abondante, elle est cependant importante car représentative des quêtes et des aspirations africaines des années soixante, marquées par la fin du colonialisme et la montée des nationalismes. Tayeb Salih écrivait en tant que Soudanais, issu d'une région carrefour où le monde arabe rencontre le monde africain, mais aussi en tant que migrant. Il a su broser avec subtilité le portrait du colonisé, déchiré entre le Sud et le Nord, entre la tentation du retour aux origines et la conscience douloureuse de sa dette envers l'Occident colonisateur. Tayeb Salih est décédé le 18 février 2009.

Jamal Mahjoub est né en 1960 à Londres d'un père Soudanais et d'une mère Anglaise. Il a grandi à Khartoum avant de partir étudier la géologie en Grande-Bretagne. Il a la particularité d'écrire en anglais. Les questions du métissage et de l'identité multiple sont ses thèmes de prédilection, comme dans *Le train des sables* ou *Là d'où je viens*. *Nubian Indigo* est le récit de la construction du haut barrage d'Assouan et de l'exil de ses habitants. Par-delà le rôle et les multiples responsabilités des fonctionnaires, des militaires, des archéologues et des politiques avides de pouvoir, apparaît le triste devenir des habitants du fleuve : villageois condamnés à la misère, enfants abandonnés, pêcheurs, conteurs d'histoires et autres magiciens visionnaires, tout ce monde chatoyant va devoir partir.

Leïla Aboulela, de père Soudanais et de mère Égyptienne, a vécu son enfance et son adolescence à Khartoum. Elle a émigré en Angleterre puis en Écosse, avant de partir pour l'Indonésie, et elle réside désormais au Qatar. Elle écrit en anglais et son œuvre est marquée par cette errance : *Lyrics Alley*, *Minaret*, *La Traductrice*, parlent du problème de l'identité, de l'exil, de l'amour, de la foi religieuse. Leïla Aboulela est la première femme à appartenir au petit nombre des écrivains soudanais traduits en français. Elle apporte l'authenticité d'une voix féminine musulmane attachante.

Mansour Khalid 'Abdelmajid, né en 1931 à Omdurman, diplômé en droit de l'université de Khartoum, a étudié le français au centre culturel de Khartoum (institut français du Soudan), avant de rencontrer Jacques Berg puis d'obtenir une bourse pour partir étudier en France où il est entré en contact avec la rédaction de *Présence Africaine* et devint l'ami de Hassan al-Tourabi. En 1968, il publie dans *Al-Ayyam* une série d'articles provocateurs contre la campagne anticomuniste engagée par Sadiq al-Mahdi... se livre à une critique en règle de son ancien ami Hassan al-Tourabi. Après le coup d'État de Nimeri, il devient conseiller au Conseil national de commandement révolutionnaire. En 1972, il participe aux négociations de paix

avec le Sud, qui ont conduit à l'accord d'Addis Abeba. Ministre de la Jeunesse et des Affaires sociales, ministre de l'Éducation puis ministre des Affaires étrangères, il prend ses distances avec le régime lorsque Nimeiry promulgue les « lois de septembre » (instauration de la *shari'a* qui aboutit à un soulèvement populaire et à sa chute en avril 1985).

En 1984, il rejoint le SPLA, devient ensuite conseiller politique de John Garang et rentre à Khartoum en 2005, avec la délégation du SPLA chargée de préparer le retour de Garang et la mise en œuvre de l'accord de paix global. Dans le gouvernement d'union nationale, il est nommé, en septembre 2005, conseiller à la Présidence. Il est l'un des intellectuels et des écrivains les plus connus du Soudan. Ses ouvrages les plus réputés sont *Al-Fajr al-Kazib* (La fausse aurore), dans lequel il se livre à une analyse très critique de l'islam politique, et *Al-Nafaq al-muzlem* (traduit en anglais par *Nimieri and the Revolution of Dismay*), qui traite de la corruption. Il reproche aux différents gouvernements du Nord de ne pas avoir su analyser les problèmes, et ce depuis l'indépendance. De même que John Garang, il milite pour une restauration des droits des régions marginalisées comme le Kordofan, Le Darfour ou la région du Nil Bleu, pour le droit de pratiquer sa religion et sa langue et pour une même justice pour tous.

la musique

À l'image du pays, la musique est très variée. Une académie de musique et d'art dramatique, créée par les Britanniques, s'est maintenue. Elle forme de jeunes artistes à de nombreux instruments, traditionnels comme l'*oud* (luth) et classiques : piano, guitare... Chaque tribu a ses propres musiques, généralement basées sur un rythme pentatonique. Dans les années soixante et soixante-dix, l'introduction d'instruments tels que le saxophone ou la guitare électrique a favorisé un véritable engouement pour le jazz. La musique populaire est influencée par la musique pop égyptienne et par la chanson éthiopienne, très prisée au Soudan. La musique nubienne est également très vivante ; un de ses principaux représentants est Mohamed Wardi décédé il y a peu. Citons parmi les chanteurs les plus connus Abdel Gadir Salem et Abdel Aziz el Mubarak.

Abdallah Sebbar **architecte**

Abdallah Sebbar est un architecte né à Ishke, près de Wadi Halfa. Dans son enfance il fréquente l'école primaire la plus proche de chez lui, distante de vingt kilomètres qu'il effectue matin et soir à pied ! Grâce à son travail et à la chance, il est ensuite admis à l'école élémentaire, l'une des quatre

que comptait alors le Soudan. Pour accéder à l'école secondaire (il n'y en avait que trois, à el-Obeïd, Omdurman et Wadi Halfa), il dut aussi se battre. À l'âge de 16 ans, c'est loin de chez lui, à el-Obeïd, dans le Kordofan, qu'il fut envoyé car, pour « mélanger » les populations, les élèves étaient affectés dans une région différente de la leur. Il rentrait dans sa famille deux fois par an, par le train qui était alors le seul moyen de transport : il fallait quatre jours pour se rendre d'el-Obeïd à Khartoum et trois pour aller de Khartoum à Wadi Halfa, mais le voyage pouvait durer bien plus longtemps...

Il était donc interne, allait parfois au cinéma à Khartoum et découvrait ainsi la ville. Quand il ne pouvait rejoindre sa famille, il partait chez des amis au Darfour ou au Kordofan. Ces voyages lui permirent de bien connaître les différentes régions et leurs habitants et d'acquérir le sentiment d'appartenance à une nation. Ce fut une période certes difficile mais qui lui forgea le caractère. Ensuite il rejoignit l'université des Beaux-Arts de Khartoum qui était alors le centre des mouvements politiques, religieux et culturels. L'enseignement y était multilingue et on y parlait l'arabe et l'anglais.

À cette époque, les journaux et la radio militaient pour la liberté et éveillaient les consciences. Et il y avait un grand nombre de partis politiques du fait de la diversité des opinions et origines des habitants de Khartoum. Il s'engagea alors politiquement et participa à de nombreuses manifestations, notamment à l'une des premières, en 1953, pour soutenir le Nicaragua contre les États-Unis, ce qui lui valut un an de prison à Kober. À sa sortie, il poursuivit pendant six ans ses études d'architecture à l'université, malgré le peu d'enthousiasme de sa famille.

Sans expérience véritable, il fut chargé de créer la nouvelle université de Technologie, où il devint professeur d'architecture, ce qui constitua un nouveau défi ! Puis il partit un temps à Londres se perfectionner. Mais à son retour, le nouveau gouvernement militaire avait fermé l'université, et il dut enseigner les mathématiques dans une école secondaire. Pour suivre sa vocation d'architecte, il décida alors de quitter le Soudan pour le Koweït. Le fait d'être le seul à parler arabe dans la société qui l'avait recruté lui ouvrit de nombreuses portes : il construisit ainsi l'ambassade du Koweït à Khartoum et l'aéroport et le musée de Kerma avec l'archéologue suisse Charles Bonnet.

Puis il vécut au Liban mais en fut chassé par la guerre et s'installa successivement à Dubaï et en Grèce avant de partir enseigner à l'université de Boston. Il dirige désormais une agence d'architecture à Dubaï et à Khartoum

Il a toujours gardé la nationalité soudanaise et milite pour la préservation des langues et le multiculturalisme qui font la richesse du Soudan, mosaïque de peuples, de cultures et de religions ■

Soudanaise d'origine nubienne, diplomate, ambassadeur, Maha Ayoub est née à Boston dans une famille aisée. Son père, fonctionnaire des Nations unies, économiste, professeur d'université, l'a inscrite à son insu au concours du ministère des Affaires étrangères. Sans véritable intérêt pour la fonction et encore moins pour son salaire qui, au Soudan est de 800 livres par mois (soit, en décembre 2016, l'équivalent d'une cinquantaine d'euros), elle est restée par défi : pour être présente sur la scène politique, s'imposer face aux islamistes, continuer à intervenir dans tous les débats. Elle vient d'être nommée ambassadeur près de l'Unesco à Paris.

Son premier roman, *Nile Blues*, a paru en 2012. Il raconte le parcours de quatre Soudanaises d'origines diverses, fait se croiser leurs regards. L'action se situe à un moment historique, juste avant le référendum qui devait déboucher sur la partition du Soudan. Ce roman marque la naissance d'un véritable écrivain qui porte un regard critique mais aussi tendre et plein d'humour sur son pays, sur la condition féminine — très différente selon la classe sociale —, sur la situation politique, sur les coutumes diverses.

Le livre de Maha a été écrit avant le référendum mais, diplomate, elle pouvait en prévoir le résultat. Elle a choisi de donner le point de vue de femmes ; dans son récit, les hommes ne sont qu'en arrière-plan : il lui aurait été difficile de décrire le monde masculin auquel elle n'a pas accès.

« Mon roman *Nile Blues* est une critique sociale et politique du Soudan d'aujourd'hui. Ce genre d'écriture qui explore les tabous individuels et collectifs représente de nombreux défis. J'y aborde les problèmes dont les Soudanais parlent entre eux sans jamais les écrire, peut-être à cause de leurs divisions multiples, par crainte de représailles ou du fait de leur autocensure innée. Un obstacle essentiel fut l'absence de recul historique. De nombreuses personnes me disent que j'ai pris de grands risques à traiter de problèmes non encore résolus et que je me mets moi-même en danger. *Nile Blues* est né à un tournant de l'histoire de mon pays.

Des sujets tabous, tels que la race, la religion, l'oppression politique ou le rôle de la femme dans la société, sont soudain apparus au premier plan de l'actualité. En tant qu'acteurs et spectateurs, nous avons le devoir de nous décrire nous-mêmes, de décrire nos valeurs, nos croyances et notre culture. Une des façons de le faire est de parler, écrire, de nous exprimer comme nous le pouvons. En écrivant *Nile Blues*, je ne cherchais pas seulement à décrire notre société mais aussi à l'analyser. Je pense que mon travail s'adresse non seulement aux Soudanais mais à toute la communauté arabe, musulmane et africaine. »

Aperçu de l'art plastique soudanais contemporain¹

L'apparition de l'art moderne au Soudan coïncide avec celle de l'école de Design. Au même moment, la révolution de l'art moderne fait ses premiers pas en Europe. Les vents de modernisme soufflent et s'infiltrant dans tous les interstices du classicisme. En ce temps-là, Jean-Pierre Greenlaw fonde l'école des Beaux-Arts. Sa méthode s'appuie sur l'idée de débiter par un enseignement pratique, afin de développer les compétences des étudiants sur des bases techniques, tout en utilisant les éléments et les matériaux locaux, ainsi que les techniques traditionnelles. À la même époque, les premiers boursiers des pays postcoloniaux débarquent en Europe pour y étudier les sciences et les arts. De nouveaux concepts, tel que l'art moderne, commencent alors à émerger.

À cette époque, la culture visuelle au Soudan est relativement peu développée, attendu qu'au début de l'État mahdiste, l'architecture à Omdurman n'était composée que de *rawâkib*² et de *qatâtî*³ en paille. Ces procédés de construction ont changé sous le règne du calife Abdulah al-Taachi. Le pisé supplante la paille dans la construction des maisons. En 1894, sous ce même calife, les voies publiques sont tracées, le concept de *hawsh*⁴ se répand. Les citoyens, dans leur immense majorité, restent attachés à ce concept jusqu'à nos jours, qu'il s'agisse d'habitat privé ou de bâtiment public. Le dispositif de *hawsh* est conçu pour accueillir un grand nombre de personnes, accentuant ainsi le surpeuplement d'Omdurman⁵.

L'une des caractéristiques les plus typiques de l'architecture à Omdurman est l'entrelacement des maisons. Des portes intérieures, nommées *al-naffâg*, relient l'ensemble des habitations. Elles sont généralement utilisées par les femmes, afin de favoriser les contacts entre elles et de faciliter le passage d'une maison à une autre. Ainsi peuvent-elles *trabouler* à l'abri

le Soudan

874

aujourd'hui

1 Par Mohamed Musa Ibrahim, designer, écrivain et critique d'art plastique. Il s'intéresse au fait religieux, aux différents modes de religiosité, ainsi qu'aux corrélations entre l'art, la religion et la politique sur les plans de la perception et des pratiques. Textes traduits de l'arabe par Emad Adly et Amal Helal.

2 *Râkûba* (plur. *rawâkib*) parasol confectionné avec des nattes de paille et de roseaux pour se protéger du soleil.

3 *Qatiyya* (plur. *qatâtî*) pièce carrée, rectangulaire, voire ronde, construite avec de la paille, des roseaux et des nattes, et renforcée avec des troncs d'arbre.

4 Cour extérieure de la maison, exploitée comme un petit potager et aussi pour l'élevage du bétail, des poulets, etc.

5 Abû Salîm Mohamed Ibrahim, *L'Histoire de Khartoum*, p. 105.

des regards. Les circonstances politiques, sociales et économiques jouent un rôle déterminant dans la perpétuation de l'architecture et de l'urbanisme jusqu'à nos jours, notamment dans la vieille ville d'Omdurman¹.

Malgré son statut de capitale stratégique, Omdurman souffre d'une récession due à l'adoption de mesures économiques surannées. Par conséquent, un climat accablant et des conditions économiques difficiles contraignent les citoyens à rechercher de nouvelles ressources en dehors de l'agriculture. Toutes ces raisons contribuent à l'émergence des «artistes des cafés» qui glanent quelque argent en vendant leur production aux notables de la ville.

Il s'agit d'abord de productions artisanales destinées à répondre aux besoins de la vie quotidienne: éventails à main, *burûsh*², mouchoirs, *tubbâqa*³, *'anâqrib*⁴, etc. Puis, au début des années 1930, ces productions prennent un tour esthétique qui enrichit la culture locale, et s'affirme un véritable «art des cafés». Parmi les pionniers les plus célèbres de ce courant, citons Ali Osman Ali (1895-1945), Mustafa al-Arifi (1898-1979) et Musa Qassam al-Sayyid Kazzâm, *alias* Goha (1931-2007).

les années trente et quarante

Les années 1930 voient l'émergence de la peinture de chevalet⁵ dans son acception occidentale, c'est-à-dire la toile peinte par l'artiste pour exprimer sa vision personnelle et communiquer son expérience de créateur aux autres. Les artistes commencent à exploiter des matériaux nouveaux, comme les couleurs à l'huile, la gouache, le fusain, les outils de dessin importés, quelques matériaux locaux développés pour le traitement des supports nouvellement découverts, tels que la toile, le bois, le papier, etc.

Bien qu'ils n'aient pas reçu un enseignement artistique ou une formation scientifique pour l'utilisation de ces matériaux, les artistes sont parvenus à des résultats satisfaisants. D'aucuns ont techniquement excellé dans l'utilisation des couleurs à l'huile en peinture et du fusain en dessin. Cependant, ils sont probablement préoccupés en premier lieu par le contenu ou le sujet, bien davantage que par les styles et les techniques.

1 Slatin Pacha, *Fer et feu au Soudan*, traduction du journal *al-Balâgh*, éd. Maktabat al-Huriyya, Omdurman, 1930, p. 272.

2 *Bursh* (plur. *burûsh*): tapis façonné avec des branches de palmier et servant à s'asseoir et à dormir dans les habitations.

3 Cloche alimentaire fabriquée avec des branches de palmier pour protéger la nourriture.

4 Lit en bois, tissé avec des branches de palmier auxquelles se sont ajoutés plus tard le tissu et le plastique. Technique importée d'Inde.

5 Support en bois qui sert à tenir la toile à la hauteur voulue par le peintre.

Adlan Yousif Adam

le Soudan

876

aujourd'hui

Abdel Rahman Shunqui

le Soudan

880

aujourd'hui

Nouman Gaafar

883

les artistes

Hussein Gamaan

le Soudan

884

aujourd'hui

le Soudan

886

Regarde Icare

encre sur textile

159 x 235 cm, 2008

aujourd'hui

Ophélia de Lampedusa

encre sur textile

246 x 197 cm, 2015

courtesy de l'artiste
et galerie Maïa-Muller

Saleh

160 x 90 x 90
ciment, terre cuite
institut français
du Soudan, 2016

Lui

110 x 90
résine, ciment
institut français
du Soudan, 2016

◀ Leur objectif premier résidait dans la représentation de leur environnement, l'expression de la culture traditionnelle et la quête de formes artistiques qui aident à forger un art nouveau qui se différencie des arts traditionnels. Cette phase, qui correspond aux balbutiements de l'art soudanais contemporain, a été baptisée « l'art des cafés ».

Parmi les artistes de cette mouvance, certains ont peint des paysages captivants, des natures mortes, des cérémonies sociales rituelles, des personnalités religieuses ou des militants nationalistes. C'est le cas, par exemple, du peintre Ali Osman Ali qui exposait ses œuvres sur la terrasse des cafés réputés de Khartoum, comme « al-Zaibak », « Wad al-Agha » et « al-'Awda », fréquentés par l'élite culturelle et artistique. Parmi les artistes célèbres de cette époque, citons également Uyûn Kaddîs et Ahmed Salim. Connu pour la profusion et la diversité de ses peintures à l'huile, de ses aquarelles, ce dernier a utilisé des matériaux locaux comme le vernis et il est l'un des premiers à être intervenu sur la texture du support en y ajoutant des matériaux collants. Lui aussi a abordé différents sujets : portraits des leaders nationalistes, paysages champêtres soudanais...

Les tableaux à l'huile d'al-Arifi se distinguent par la célébration des différents aspects de la vie sociale. Quant à Goha, il est considéré comme le premier plasticien soudanais à organiser des expositions au sens professionnel du terme au Soudan et à l'étranger¹.

Les pionniers de « l'art des cafés » appartiennent au courant réaliste. Peu d'entre eux se sont affranchis de l'art du portrait. Ce rétrécissement de l'approche et cette limitation aux portraits sont dus à deux facteurs principaux. Tout d'abord, au degré de conscience artistique collective et la culture visuelle à cette époque. Ensuite, aux gros gains que tirent les portraitistes de la vente de leurs œuvres aux dignitaires de toute sorte, aux chefs des communautés religieuses, et aux riches négociants de la ville.

L'école des Beaux-Arts est inaugurée au milieu des années 1940 dans des circonstances très particulières. La société soudanaise d'alors traverse une conjoncture politique qui va avoir une influence décisive sur l'avenir du pays. Parmi ces événements majeurs figure la revendication d'indépendance formulée par le Parlement. Cette aspiration a chargé la conscience collective et la sensibilité populaire d'énergies révolutionnaires et nationalistes exacerbées.

¹ Alâ'al-Dîn Elgizouli, *Le Peintre soudanais Musa Qassam al-Sayyid Kazzâm Goha*, éd. Union générale des plasticiens soudanais, 1^{re} édition, 2010.

L'histoire de l'école des Beaux-Arts et des Arts appliqués est liée à celle de Jean-Pierre Greenlaw¹. En effet, celui-ci est considéré comme le père spirituel de l'école et l'auteur du programme fondamental pour l'enseignement des arts et de l'artisanat à l'institut Bakht-el-Rida², situé dans la ville d'el-Dewaim. Son ouvrage intitulé *Drawing handwork and design* a joué un rôle phare dans la formation et le développement des compétences des enseignants de l'école primaire au Soudan.

Parmi les pionniers issus de l'école qui ont accompli des œuvres picturales réalistes et académiques figurent Abdalla Mohieldin Elguneid, premier diplômé en 1945, Ali Mustafa al-Arifi, Ibrahim el-Salahi, Bastaoui Baghdadi, Ahmad Mohamed Shibrain, et bien d'autres. Ces artistes se sont lancés rapidement dans la quête d'une identité plastique soudanaise qui s'est cristallisée après leur retour des missions au Royaume-Uni.

Mais la première promotion qui marque le début du courant artistique moderne au Soudan est diplômée en 1951. L'école des Beaux-Arts vise, en premier lieu, la formation de spécialistes dans les beaux-arts et les arts appliqués, ensuite l'enseignement de l'héritage culturel et de l'art populaire. Elle a également pour ambition de connecter la culture et l'héritage soudanais aux cultures des autres peuples et de contribuer à l'enrichissement du patrimoine universel. Tous ces objectifs ont incité les étudiants de l'école, à cette époque, à renouer avec leurs racines et à élaborer une approche intellectuelle et pratique visant à se rattacher à la pensée, à l'histoire et au patrimoine soudanais, tout en tirant profit de la technicité et de la modernité acquises de l'Occident. Ce métissage accouchera de ce que les critiques désigneront plus tard par «l'école de Khartoum» ou les «Khartoumais».

I'école de Khartoum

Afin de pouvoir enraciner solidement l'art soudanais dans le terreau de l'islam et de l'arabité, les «Khartoumais» exploitent les éléments esthétiques issus du patrimoine populaire et religieux qu'ils syncretisent avec l'héritage arabo-musulman pour atteindre à la maturité artistique, telle qu'ils l'imaginent. Ainsi comptent-ils se faire une place sur la scène de l'art plastique régional, sans pour autant singer l'Occident ni se dévaloriser face

1 Jean-Pierre Greenlaw, architecte et peintre britannique, de mère française. Il arrive au Soudan en 1936, chargé officiellement par le gouvernement britannique d'élaborer un programme pour les beaux-arts.

2 L'institut Bakht-el-Rida est fondé en 1934 par Griffiths, suite au rapport de la commission formée par le gouverneur général du Soudan en 1930 à l'issue de la grève de la faculté Gordon et suite au mémorandum de l'inspecteur en chef de l'Éducation nationale, G.S. Scott, dans lequel celui-ci critiquait le système éducatif et appelait à des réformes structurelles.

à ses réalisations civilisationnelles. Exploiter les tendances artistiques répandues en Europe — qui soulèvent l'admiration technique — donnera naissance à un nouveau style mâtiné de l'héritage soudanais. Ce syncrétisme de quelques éléments de l'héritage antique soudanais (l'art nubien), des arts populaires africains, ainsi que de l'art islamique (décorations et calligraphie arabe) engendra un style spécifique, un nouveau courant artistique soudanais et une tendance originale au cours des années cinquante. Les initiateurs de cette mouvance font partie des premiers boursiers envoyés à l'étranger pour étudier l'art dans les années 1950 et 1960. Plus tard, ils enseigneront à l'école des Beaux-Arts au Soudan. Ainsi ont-ils remodelé, par leurs efforts, les ordonnancements plastiques et créatifs dominants.

«L'école de Khartoum» voit le jour dans les années cinquante. Elle allie l'arabité et l'africanité, tout en cherchant à explorer le patrimoine local et à recycler de manière académique les éléments locaux et l'esthétique arabe pour forger un courant artistique propre au Soudan. Les pionniers de ce courant ont contribué efficacement à l'enrichissement du paysage artistique et plastique, malgré les critiques acerbes dont ils ont fait les frais. Ils ont durablement influencé les générations suivantes. Les adeptes de «l'école de Khartoum» se sont intéressés au soufisme, en tant qu'héritage culturel soudanais, et s'en sont abondamment inspiré dans leurs travaux. Toutefois, cette réutilisation des motifs esthétiques, notamment islamiques et arabes, leur a valu beaucoup de critiques. Depuis la fondation de l'école des Beaux-Arts dans les années quarante et la sortie de sa première promotion, baptisée «génération des pionniers», la cause nationaliste constitue une émulation stimulante et une préoccupation majeure pour cette génération. Malgré leurs études effectuées au Royaume-Uni, leur grande ouverture sur le monde extérieur, leur fréquentation des élites culturelles et artistiques européennes, le patrimoine et la quête d'identité constituent, néanmoins, un lourd fardeau sur les épaules de la génération des pionniers. Leurs œuvres laissent transparaître clairement cette préoccupation.

Othman Waqi 'allah a adopté la calligraphie arabe et y a excellé au point de devenir une célébrité parmi ses pairs. Grâce à sa formation à l'école des Beaux-Arts, el-Salahi a pour sa part observé un académisme rigoureux dans certaines de ses œuvres. Une fois la maîtrise et la pratique méticuleuse acquises, il a lâché la bride à son pinceau guidé uniquement par une imagination nourrie d'une confiance démesurée. Ses œuvres se révèlent subtiles au niveau de la forme et de la couleur. Concernant la forme, el-Salahi a restreint le réalisme tridimensionnel, se contenant d'une approche bidimensionnelle. *Idem* pour les couleurs qu'il n'a pas utilisées comme des ombres, mais plutôt comme des textures ajoutant une dimension distincte à l'abstraction. Ses dernières œuvres ont atteint l'apogée de l'expressionnisme moderne.

Dans la galaxie de l'art plastique soudanais contemporain, si el-Salahi était un astre fait de patrimoine africain affiné au contact de l'art moderne occidental, les satellites qui gravitent autour de son orbite seraient le réalisme, l'art abstrait, l'expressionnisme et les arts arabo-musulmans.

La quête d'un langage artistique, qui cristallise le concept d'identité et la résistance à la déculturation ou à l'absorption par l'Autre, va s'intensifier chez les générations suivantes. Au cours des années soixante et soixante-dix, le Soudan va vivre un grand foisonnement artistique, grâce à la victoire relative de la gauche qui va permettre l'élargissement du champ des libertés dévolues à l'art et aux artistes. Les bourses d'étude à l'étranger se multiplient dans tous les domaines scientifiques et artistiques. Nonobstant leurs modestes moyens, les galeries d'art exposent des œuvres remarquables. Cette période a engendré de grandes personnalités dans le domaine de l'art, ce qui a permis de mieux faire connaître les écoles d'art plastique et académique de l'art soudanais contemporain.

À cette époque, la littérature sous toutes ses formes a prospéré sur la scène artistique. Le rôle du critique d'art a pris un essor. Parmi les artistes progressistes de gauche qui ont enrichi la scène artistique dans le domaine des arts plastiques, citons : Hassan Mohamed Musa, Abdullah Paula, Abu Sabib, el-Nour Hamad, Alâ'al-Dîn Elgizouli, Salah Hassan Abdulah et Abd al-Rahman Bardous. Sans oublier les artistes qui appartenaient à la mouvance de la droite salafiste¹ : Shibrain, Ahmed Abdel Aal, Ibrahim al-Awwâm, Abdulah al-Otaybi et Mohamed Hussein el-Faki.

891

Crystalist et Unicité

les artistes

Le mouvement « Crystalist » succède directement à « l'école de Khartoum ». Ses pionniers sont formés par el-Salahi et Shibrain. Le manifeste de ce nouveau courant invite à une remise en question du concept traditionnel de l'art. Il préconise une nouvelle vision du monde, une nouvelle perspective mettant en valeur, en toute transparence, l'interdépendance des éléments esthétiques, matériels et émotionnels.

L'un des fondateurs du groupe « Crystalist », Kamala Ibrahim, se distingue très rapidement par son sérieux et l'originalité de son style. Cette artiste penche vers le symbolisme mythologique et puise son inspiration dans le rituel du *zar*². Elle en fait même un sujet d'étude au Royaume-Uni,

1 Salah Hassan Abdulah, *Contributions à la littérature plastique*, éd. Arwiga for Science and Culture, p. 16.

2 Cérémonie rituelle populaire, accompagnée de danses spécifiques, de percussions musicales bruyantes aux tambourins, de formules invocatoires et d'encens. Selon certains chercheurs, « zar » est un mot d'origine arabe, probablement emprunté à la langue amharique. Ces cérémonies sont destinées à conjurer les djinns.../...

ce qui ne manque pas de susciter l'attention de ses professeurs et de ses collègues. Elle éprouve aussitôt une grande affinité avec l'artiste peintre et poète britannique, William Blake¹ connu pour ses travaux inspirés de visions bibliques à caractère prophétique. Au musée, elle découvre avec étonnement les œuvres extraordinaires de cet artiste, au style halluciné et étrange tant dans leurs formes que dans leurs sujets.

Une quinzaine d'années plus tard, les « Crystalist » font place à un autre courant pictural nommé « madrasa al-Wâhid » (école de l'Unité), considéré comme un prolongement naturel de « l'école de Khartoum » du point de vue intellectuel. Les disciples de cette école suivent la même approche que les « Khartoumais », tout en adoptant le soufisme et l'unicité divine. Toutefois, les similitudes entre ces deux écoles n'excluent pas quelques divergences. En effet, les pionniers de « l'école de Khartoum » privilégient la productivité au détriment de la théorisation, contrairement aux adeptes de l'« école de l'Unité ».

Ahmed Abdel Aal est considéré comme le parrain du courant de l'Unité et l'un des théoriciens de l'art de la calligraphie dans lequel il a excellé. Il a créé un style de calligraphie arabe connu dans les milieux artistiques sous le nom d'« al-burda ». Abdel Aal a fait des émules parmi lesquels Abdullah Paula et Hassan Mohamed Musa qui ont utilisé la calligraphie arabe comme mode d'expression dans leurs tableaux. Paula a brillamment transformé les lettres arabes en des blocs abstraits et entrelacés, tandis que Hassan Musa a été considérablement influencé par le style occidental. Ses travaux sont également caractérisés par un style pédagogique hérité des livres illustrés pour enfants. Cette simplicité est probablement due à son passé d'enseignant dans les écoles françaises. Beaucoup de ses dessins éducatifs ont été publiés. Dans d'autres travaux, il s'est tourné, pour exprimer ses convictions politiques, vers un style néoabstrait. Quant à Ahmed Abdel Aal, il a surpassé les artistes de sa génération par son professionnalisme et par la profusion de sa production².

et les démons qui « chevauchent » certaines personnes possédées. Elles remplissent donc une fonction thérapeutique. Les croyances répandues relatives à l'exorcisme sont sans doute passées de l'Éthiopie au monde musulman. Le plus probable c'est que les rituels de *zar* ont été introduits au Soudan au XIX^e siècle. Ils sont traditionnellement pratiqués par des femmes appelées *cheikhha*.

1 William Blake (1757-1827), artiste peintre, poète, dessinateur de presse et préromantique britannique. Il n'a pas eu la reconnaissance qu'il méritait de son vivant. Pire : il a été critiqué, dénigré et taxé de fou. Aujourd'hui, il est considéré comme faisant partie des sommités de la poésie et des arts visuels romantiques. Il puisait son inspiration dans la Bible, Dante Alighieri, John Melton et Emanuel Swedenborg.

2 Début 2001, lors d'une visite privée au domicile d'Ahmed Abdel Aal, celui-ci nous a ouvert ses archives privées, constituées de plus de 400 œuvres : tableaux à l'huile, acrylique, esquisses, encre sur papier.

Des avant-gardistes jusqu'à la troisième génération de plasticiens, l'art abstrait a séduit un grand nombre d'artistes de cette époque. Leurs œuvres complexes fourmillent de résonances, de symboles et d'expressions afro-arabes. La préoccupation majeure des pionniers était de marquer de leur empreinte spécifique et inédite l'art plastique soudanais. C'est le cas, par exemple, d'Hussein Gamaan qui a su épurer les unités esthétiques africaines au creuset d'une école indépendante sur la scène plastique soudanaise contemporaine.

Sur le plan de l'arabité, les plasticiens avant-gardistes étaient soucieux de ne pas s'écarter, aussi peu que ce soit, de leur trajectoire intellectuelle et de leurs orientations idéologiques. Pour ce faire, ils ont adopté la calligraphie arabe comme esthétique, qui renvoie en même temps à leur appartenance arabo-musulmane tant revendiquée. Bien que cet assemblage ait produit une valeur ajoutée à la culture et à l'art soudanais modernes, il constitue un affaiblissement de l'héritage culturel soudanais d'une part, et de l'histoire et de la civilisation soudanaise antique, riche de ses arts, d'autre part, étant entendu que le Soudan s'écarte de la civilisation méroïtique à mesure qu'il se rapproche de la civilisation arabe. Les conflits politiques et les controverses intellectuelles, qui ont marqué cette période de cinq décennies ou plus, ont eu une grande influence sur la production artistique dans le Soudan contemporain.

Les pionniers étaient profondément préoccupés par la question identitaire et par la mise en place d'une esthétique reflétant l'identité soudanaise. Ils ont adopté l'art abstrait comme solution pratique à la question identitaire. Tous les travaux des artistes de la première génération gravitaient autour de l'abstraction. D'aucuns ont opté pour l'expressionnisme abstrait tel le sculpteur Ahmed Hamed al-Arabi, ou encore Muhammad Hamid Shaddad, Kamala Ibrahim et el-Tayib qui a aussi recouru à l'art graphique, dans certaines de ses œuvres. D'autres ont penché pour l'abstraction géométrique qui apparaît dans les œuvres de Ibrahim al-Awwâm, Mohamed Abu Sabib et Sayf al-Din Hassan Babiker. D'autres, enfin, ont préféré l'abstraction calligraphique, comme Othman Waqi'llah, Shibrain, Hassan Mohamed Musa, Abdullah Paula et Ahmed Abdel Aal.

Malgré une grande diversité, on relève une propension à l'anti-conformisme chez la nouvelle génération. Le décryptage des courants artistiques et des premiers plasticiens soudanais n'autorise pas à tracer une ligne de démarcation claire et nette entre la génération d'hier et celle d'aujourd'hui, vu les correspondances, les permanences et les passerelles qui relient les générations. On fait toujours du neuf avec du vieux. Au moment de se retirer, les pères passent le flambeau aux fils qui deviennent à leur tour professeurs à l'école des Beaux-Arts.

À contempler les œuvres de Hussein Salim ou de Salah el-Mur, on réalise à quel point ces deux derniers sont des artistes confirmés, d'envergure internationale. Le premier est connu pour la vigueur et l'éclat de ses couleurs africaines et l'intensité esthétique de ses sujets. Quant au second, il tend vers le cubisme cristallin, ce qui renvoie au mouvement « Crystalist ».

Dès l'aube du ^{XX}e siècle, l'art soudanais a adopté des styles propres à l'identité soudanaise. Il importait d'élaborer une spécificité qui préservât l'identité de l'individu et lui servît de rempart contre l'aliénation et la déculturation. Pour ce faire, il a fallu s'inspirer du passé, ressusciter les références traditionnelles, et exploiter certaines de ses ressources cognitives endogènes, afin de forger une nouvelle identité capable de faire face aux différents apports culturels et artistiques exogènes.

Ces concepts ont commencé à se cristalliser, à mûrir puis à s'enraciner au cours des années cinquante et soixante. Les aspects de cette orientation transparaissent déjà dans les œuvres de certains artistes de la première génération. Bien ancré dans l'histoire africaine, l'art soudanais authentique est riche en sens et en symboles émanant de son milieu naturel. Sa réussite à générer de nouvelles ressources artistiques — nécessairement en adéquation avec son passé et son présent — lui confère la capacité de se distinguer des autres arts de la région, sans le couper pour autant de la créativité internationale. Car l'artiste demeure la pierre angulaire de tout processus créatif. Le rayonnement de l'école soudanaise d'art plastique et architectural est tributaire de sa capacité à fusionner la modernité et le patrimoine, à concilier les techniques traditionnelles et les valeurs esthétiques novatrices. En effet, la nostalgie des particularismes locaux n'est plus de mise dès lors que ses assises sont arasées et ses racines extirpées et remplacées, consciemment ou inconsciemment, sous les assauts impétueux de la modernité.

Les artistes de Khartoum sont désormais, en grande partie, à l'heure du « monde global » : présents sur internet, parfaitement informés de la création internationale, ils exposent fréquemment à l'étranger et, pour certains d'entre eux, y vivent une partie de l'année. Imad Mansour est leur *symétrique* : né à Bagdad, un temps résidant à Athènes, vivant et créant entre Khartoum, Paris et Casablanca, il est symbole de l'ouverture et de l'intégration aux mouvements internationaux ■

Merci à Imad Mansour pour son aide précieuse et généreuse, pour les longues journées passées ensemble, dans la bonne humeur, à la rencontre des artistes de Khartoum et pour les photographies d'une partie des œuvres présentées ici. Merci également à Nathalie Cazé, directrice de l'institut français du Soudan, pour son enthousiasme partagé pour les artistes, pour son aide offerte sans ménager son temps et pour les projets envisagés de conserve : puissent-ils tous se réaliser (note de l'éditeur).